

Le prolétaire

bimensuel

parti communiste international (programme communiste)

Ce qui distingue notre Parti

La revendication de la ligne qui va du "Manifeste communiste" à la révolution d'Octobre et à la fondation de l'Internationale communiste; la lutte contre la dégénérescence de Moscou, le refus des Fronts populaires et des blocs de la Résistance; la tâche difficile de restauration de la doctrine et de l'organisation révolutionnaires, en liaison avec la classe ouvrière, contre la politique personnelle et parlementariste.

10^{ème} ANNEE — N° 118

3 janvier 1972 - 16 janvier 1972

LE NUMERO :

0,50 F

La danse macabre de Sainte Démocratie

Il y a une longue tradition qui fait de l'Angleterre — première nation capitaliste et première dominatrice du monde, apôtre de toutes les libertés (et d'abord de la liberté du commerce), « mère des Parlements » — le meilleur exemple permettant d'illustrer les fastes de la démocratie. L'Amérique, à côté, n'est qu'une pâle et maladroite écolière...

Un siècle est passé depuis que Marx et Engels dénonçaient la spoliation des paysans de la « verte Irlande » (tout aussi féroce qu'une spoliation coloniale et permettant également à la métropole de distribuer des miettes de ses profits à l'« aristocratie ouvrière », pour en faire un pilier de l'Empire et de l'ordre établi) et l'exploitation forcée des ouvriers irlandais, importés comme bêtes de travail à bon marché, pour faire concurrence à la main-d'œuvre britannique et donc « régler » (c'est-à-dire comprimer) le salaire moyen, en y voyant la principale entrave du mouvement prolétarien anglais. Dans les colonies, la « Mère des Parlements » construisait son Empire sur la règle d'or « diviser pour régner », c'est-à-dire qu'elle dressait les uns contre les autres les tribus et les peuples, pour mieux les dévorer ensuite tous ensemble ; de même, dans la métropole, elle dressait les uns contre les autres les ouvriers anglais et irlandais et, au-delà du Canal Saint-Georges, elle laissait les paysans expropriés par les tyranniques seigneurs féodaux mourir de faim et d'épidémies. Un siècle est passé, au cours duquel l'Angleterre a corrompu l'une après l'autre jusqu'aux jeunes forces révolutionnaires de l'Eire, et leur a « accordé » peu à peu l'indépendance, mais en gardant son petit bout de « colonie européenne » à piller avec toute la cupidité d'une puissance qui a perdu son Empire colonial, et avec toute l'hypocrisie d'une classe bourgeoise armée non seulement de canons, mais de Bibles et autres livres saints, et prête à perpétuer — elle, la première nation capitaliste de l'époque moderne — les pires survivances de l'obscurantisme médiéval sous la forme de discriminations religieuses et civiles.

Aujourd'hui, la « Mère des Parlements » pacifique l'Irlande à coups de mitrailleuse, de camps de concentration, d'exécutions sommaires... par erreur, de tortures ; par contre-coup, elle dévie sur une idéologie non moins stupidement nationaliste et même raciste que la sienne, un mouvement révolutionnaire qui pourtant, dans certaines de ses couches, exprime la colère, la rancœur, la haine, non seulement de petits paysans, mais de prolétaires authentiques. La voilà, la Démocratie, cette autre face du fascisme, mais hypocrite, onctueuse, bigote ; la voilà qui a été son septième voile, sur la place de Westminster si chère aux idéologues bourgeois, à l'ombre de la statue de Cromwell.

**

Mais il n'y a pas que ses sujets directs qui reçoivent les

bienfaits de la Sainte Démocratie Britannique. Lorsqu'elle s'est dépêchée d'abandonner son Empire avant d'en être chassée à coups de bâtons même par les théoriciens de la « non-violence », la « mère de la liberté » a laissé derrière elle tout un héritage qu'elle a généreusement transmis à ses anciens sujets. Je vous ai arrangés comme il faut (a-t-elle murmuré entre ses dents, tandis que, à voix haute, elle dissertait sur les éternels principes) ; débrouillez-vous tout seuls maintenant ! C'est ainsi qu'elle a laissé derrière elle une Inde absurdement divisée en deux Etats selon des frontières soi-disant religieuses ou linguistiques (alors qu'en Irlande justement elle joue la carte de la coexistence de deux religions pour masquer l'existence de deux « nations », l'une dominante et l'autre dominée !) ; elle a laissé derrière elle deux Etats dont aucun ne peut vivre sans l'autre, deux Etats qu'elle a dressés l'un contre l'autre depuis des siècles, et qu'elle a « élevés » l'un et l'autre au niveau d'une civilisation bourgeoise qui se concilie parfaitement avec les survivances pré-bourgeoises les plus absurdes et les plus caricaturales ; deux Etats qui sont l'un et l'autre gouvernés par de jeunes bourgeoisies aussi rapaces qu'anémiques, qui se vendent au plus offrant sur le marché des pots-de-vin et des canons, exploitant féroceement les prolétaires et les

paysans pauvres indigènes, et guignant les terres du voisin pour peu qu'elles soient fertiles et peuplées de forces de travail affamées. Aujourd'hui les deux tronçons du subcontinent indien en sont à s'entre-égorger : ils souffrent de surpeuplement ; une guerre peut avoir le même effet « salutaire » qu'un cyclone ou qu'un raz-de-marée, et calmer la colère des prolétaires et des sous-prolétaires en révolte chronique. « Mère des Parlements », temple de la démocratie, sois bénie pour les bienfaits que tu prodigues là où tu gouvernes, comme là où tu as cessé de gouverner !

**

Au palais de l'ONU, les nouveaux hôtes chinois se posent en champions de l'« anti-impérialisme » des pays sous-développés et du « Tiers-Monde », au moment même où ils donnent leur bénédiction au gouvernement pakistanais, un des plus réactionnaires qui soient, qui massacre les ouvriers et affame une plèbe affreusement misérable. Et c'est avec le même aplomb que Moscou offre ses services et ses armes au gouvernement archi-bourgeois et usurier de Madame Gandhi et que les ministres du Marché Commun célèbrent l'entrée de l'Angleterre souillée de crimes dans leur royaume de vieille civilisation. Temple de Westminster, tu as donné le bon exemple dans les territoires qui furent le théâtre de tes guerres de l'opium, tout comme, autrefois, au Moyen-Orient ou en Afrique.

Mais un jour, les prolétaires du monde entier, et, à leur suite, les paysans pauvres de trois continents s'écrieront : Sainte Démocratie de tous les pays, à la lanterne !

Le conflit indo-pakistanaï

Une guerre de la faim et de l'hypocrisie

Peut-on croire un seul instant que dans l'immense péninsule indienne on a assisté à une lutte entre défenseurs de la « liberté des peuples », du Bengla Desh en l'occurrence, et oppresseurs, entre le progrès et la civilisation, d'un côté, la barbarie de l'autre ?

Personne plus que nous est loin de nourrir la moindre sympathie pour un Etat comme le Pakistan, dont la structure économique et sociale est demeurée parmi les plus arriérées du monde, et qui, sous la direction de Yahya Khan, a massacré sur une large échelle, prolétaires et paysans faméliques. Mais, suivant une saine tradition marxiste selon laquelle le bourgeois « éclairé », voire « philanthrope », est mille fois plus écœurant que le bourgeois qui ne cherche pas à dissimuler son visage d'exploiteur, nous avons moins de sympathie encore, si possible, pour l'Inde « évoluée » et sa Jeanne d'Arc de premier ministre. A Karachi, au moins, on ne prétend pas être les sauveurs de la civilisation et les bienfaiteurs des peuples, tandis qu'à New Delhi, patrie de la non-violence, on verse des larmes de crocodile sur la violence qu'on est « contraint » d'employer pour qu'au Bengale triomphe enfin la démocratie, le « socialisme » et dieu sait quoi encore. L'hypocrisie est l'ornement naturel de la bourgeoisie « évoluée »...

Bien avant que sa plèbe affamée ne se révolte, le Bengale existait la convoitise de l'Inde « pacifiste ». L'impérialisme avait laissé en héritage au sub-continent indien cette absurde division territoriale effectuée selon le critère complètement métaphysique de la religion. Or, s'il est possible que les dieux de l'Olympe hindou ne puissent coexister pacifiquement avec Allah, il est certain que, sur cette terre, Calcutta et son industrie textile ne peuvent vivre sans les matières premières — industrielles et alimentaires — du Bengale, non plus que sans le débouché, pour limité qu'il soit, qu'il offre aux produits manufacturés indiens. Bien ou mal, l'Etat sur lequel veille si maternellement Indira Gandhi a amorcé sa propre industrialisation capitaliste, et se trouve donc être organiquement expansionniste et agressif ; il l'est d'autant plus que les terribles déséquilibres de sa structure sociale le rendent rapace : lui qui ne réussit pas à rassasier sa plèbe, est toujours à la recherche d'aliments et de terre gratis. Tout cela, ni Indira Gandhi ni son parti ne le disent : à les entendre, c'est le cœur lourd qu'ils se sont décidés à la guerre, et poussés par un sentiment de miséricorde envers les Bengalis écrasés par le gouvernement pakistanais et réduits, par les Anglais d'abord, puis par leurs frères en Mahomet, à la famine endémique.

En vérité, New Delhi a commencé à vibrer de philanthropie le jour où des millions de créatures faméliques se sont déversés sur Calcutta et sa région en espérant y trouver du pain et un toit : ils n'ont trouvé ni l'un ni l'autre et ils se sont installés dans d'effroyables

(Suite page 2)

APRÈS L'ACCORD DE WASHINGTON

OU VA LE DOLLAR ?

Officiellement ouverte en 1968 par la suspension de fait de la convertibilité du dollar, la crise du système monétaire international était entrée dans sa phase aiguë le 15 août dernier avec les mesures protectionnistes et la suppression officielle de la convertibilité décidées unilatéralement par l'administration Nixon. Quelles sont les manifestations principales et les causes profondes de cette crise ? L'accord des six à Washington le 18 décembre dernier y apporte-t-il un remède radical ? Telles sont les principales questions que l'on doit se poser. Essayons d'y répondre en évitant d'entrer dans les questions de technique monétaire, qui rebutent le non-spécialiste et masquent le plus souvent la base matérielle des problèmes.

Le système monétaire international auquel Nixon a donné le coup de grâce le 15 août avait été établi par les accords de Bretton-Woods en 1944, au sortir de la deuxième guerre mondiale. Les U.S.A., chefs de la coalition dite « anti-fasciste » qui regroupait les puissances impérialistes et colonialistes de première grandeur et le jeune impérialisme russe, en étaient les vainqueurs incontestés. Leur puissant appareil

de production tournait à plein rendement, celui de ses concurrents était écrasé sous les bombes ; leurs caisses étaient pleines à craquer, leurs concurrents étaient au contraire endettés jusqu'au cou ; leur flotte marchande était prête à transporter aux quatre coins du monde les marchandises « made in U.S.A. » que la pénurie régnant partout ailleurs laissait sans concurrence. Jamais une puissance capitaliste n'avait pu tirer un tel parti de sa victoire. Première puissance militaire du monde, les U.S.A. écrasaient aussi les autres pays dans les domaines de la production, du commerce, de la finance.

Sous l'égide de l'O.N.U., qui établit tout naturellement son siège à New York, les U.S.A. furent donc sacrés gendarme, commerçant et banquier du monde impérialiste, sans que les efforts

de la Russie, bien trop occupée à « digérer » l'empire colonial qu'elle s'était taillé en Europe centrale, puissent porter ombrage à leur écrasante puissance. Le dollar, simple monnaie nationale et donc soumise comme telle aux décisions de l'Etat américain, fut élevé au rang de monnaie internationale. Certes, cette promotion était étayée par toute une série de dispositions, dont les principales étaient la convertibilité du dollar (les banques centrales des autres pays pouvaient réclamer aux U.S.A. l'échange des dollars qu'elles détenaient contre de l'or à un taux fixe — 35 dollars l'once) et l'établissement de parités fixes entre les monnaies que les divers pays signataires des accords s'engageaient à défendre (à une marge de fluctuation de 1 % en plus ou en moins près). Le système était bon, du point de vue des besoins du capitalisme mondial, dans la mesure où il ne faisait que traduire en termes monétaires la toute-puissance de l'économie américaine. En particulier, le garde-fou constitué par la convertibilité du dollar restait tout théorique tant que la « confiance » (facteur apparemment subjectif, mais déterminé en réalité par la force économique et financière de l'Amérique) n'était pas ébranlée : personne ne demandait à échan-

ger ses dollars, puisque « le dollar était aussi bon que l'or » (la valeur de l'or des réserves monétaires mondiales s'élevait à 33,2 milliards de dollars en 1945 ; les U.S.A. en détenaient 20 milliards, soit 60 %).

L'évolution du monde capitaliste qui suivit la fin de la guerre est familière à tous. La concurrence inter-impérialiste — et non les divergences idéologiques entre les cousins fascistes et démocrates — avait engendré la guerre ; celle-ci, en détruisant massivement marchandises et producteurs, en instaurant un nouveau partage du monde entre les brigands impérialistes, donna le départ à un nouveau cycle d'accumulation forcée du capital : ce fut l'« expansion » tant vantée, les « miracles » japonais, allemand ou italien. Seuls véritables vainqueurs de la guerre, les U.S.A. ne pouvaient que partager avec d'autres les fruits de cette expansion d'après-guerre. L'ironie apparente de l'histoire les obligea à s'associer au redressement économique de leurs futurs concurrents. Ils n'avaient pas le choix : la richesse qu'ils avaient accumulée pendant la guerre, il leur fallait la faire fructifier en exportant

(Suite page 4)

REUNION DE LECTEURS A PARIS

Le vendredi 14 janvier, à 20 h. 45. Attention, cette réunion se tiendra Salle Lancry, 10, rue de Lancry (Métro République) :

L'IMPERIALISME FRANÇAIS ET SES COLONIES D'AFRIQUE NOIRE

